

Embrouilles

Amélie Panneton

Number 6, 2008

Répondeurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2423ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Panneton, A. (2008). Embrouilles. *Biscuit Chinois*, (6), 22–26.



Amélie Panneton

Amélie a grandi au Nouveau-Brunswick. Elle aime le café très, très noir, l'odeur des vieux livres et les graffitis des toilettes des filles. Quand elle était petite, elle voulait devenir polyglotte. Aujourd'hui elle étudie et se demande quand est-ce qu'on atteint le *poly*. À partir de quatre, cinq langues ? C'est difficile à dire.

embrouilles

À cinq dans un appartement, il y a toujours quelqu'un qui finit par servir de boîte vocale, de répondeur. Chez nous, les premières semaines, ça variait. Parfois c'était Charles, parfois c'était moi. Moins souvent Samuel ou Martine, mais toujours on espérait que ce ne soit pas Nadia parce qu'elle prenait les messages tout de travers. On griffonnait tous des noms et des numéros sur des Post-It qu'on fixait ensuite maladroitement sur un coin de la table de cuisine, mais Nadia confondait les quatre avec les sept et oubliait souvent les zéros. « De la dyslexie numérale », disait Charles. Avec moi c'était les fautes d'orthographe les plus invraisemblables, *jamais* avec deux *m* et *rappelle* sans *e* final. Samuel, lui, écrivait comme les petits caractères qu'on oublie de lire au bas des contrats. Martine, pour sa part, notait toujours à la mine, aussi, ça lui faisait des traînées de plomb sur l'auriculaire et ça tachait les manches trop longues de ses chandails. Elle refusait d'utiliser des stylos parce qu'elle disait que l'encre lui gommait les doigts.

Charles s'est vite imposé ; c'est un talent qu'il avait. Il savait extorquer des messages clairs et concis de ses interlocuteurs téléphoniques et les transcrivait avec minutie. Ses Post-It m'intimidaient. Le papier était lisse, jamais froissé,

et toute la surface était recouverte de détails qui me rappelaient vaguement les films d'espionnage de l'époque de la guerre froide, l'agent soviétique remplissant avec soin un rapport de surveillance téléphonique, ce genre de choses. Charles inscrivait l'heure d'appel à la minute près, l'objet du message, un résumé de la conversation, et puis un commentaire, une impression personnelle, laquelle se résumait le plus souvent à « si c'est ton ami, mes condoléances ».

Moi aussi je rédigeais beaucoup de messages, mais seulement parce que j'étais souvent à l'appartement. Et parce que très peu de gens me téléphonaient. Ma mère, de temps à autre, ou des firmes de sondages. Quand on habite avec ses amis, forcément, ils cessent d'appeler.

Comme Charles, je n'avais pas de blonde. « Pas de fille pour téléphoner pour rien » qu'il disait. Mais pour Nadia il y avait Ben qui appelait, jusqu'à quatre fois par jour. Jusqu'à « là elle va te rappeler, Ben ». En forçant la note. « Elle te rappellera quand elle sera arrivée. » Ça ne marchait jamais. Il appelait et appelait et rappelait, et elle arrivait et ensemble ils monopolisaient la ligne deux heures et demie durant. Comme pour se venger de s'être autant manqué.

Ce qu'il y avait de bien avec Samuel et Martine c'est qu'ils habitaient ensemble et que, donc, ils négligeaient le téléphone, mais aussi qu'ils avaient un bonheur discret. En les regardant on ne ressentait pas d'élancement sous les côtes, on n'avait pas mal à notre propre petite existence froide et solitaire. On aurait dit un frère et une sœur. Tous les deux étaient blonds et grands, elle un peu plus que lui, mais ça ne paraissait pas trop. Ils avaient le même regard aussi, comme une espèce de naïveté timide qui coulait jusqu'entre leurs cils, qui disait « les gens sont pas si méchants, ils font pas exprès ».

Ensemble, ils étaient doux. Avec les autres aussi, et puis l'un envers l'autre, mais ils se touchaient rarement. C'est

peut-être pour ça que je ne les voyais pas tout à fait comme un couple d'amoureux. Parfois lui l'embrassait sur le front, ou elle passait un doigt sur sa clavicule, délicatement. Il n'y avait jamais de violence dans leurs gestes, jamais de grands élans de passion ou de désir ou de toutes ces autres choses qui vous grugent le ventre si on les retient trop longtemps. J'imagine que ce n'était pas naturel comme comportement, mais c'était beau.

Charles, lui, les trouvait plates.

Martine a fini par penser la même chose vraisemblablement parce qu'une nuit elle n'est pas rentrée coucher. Le lendemain c'était la crise. J'ai entendu Samuel crier pour la première fois.

Tout s'est fait très vite. Martine est partie avec deux boîtes et un grand sac à dos, rien d'autre. « C'est une fille simple », avait expliqué Charles. Mais c'est aussi qu'elle avait laissé beaucoup de choses : une lampe, trois chaudrons, une télévision qui devait avoir vu passer tous les conflits depuis la guerre de Corée et puis la table de la cuisine, sur laquelle je continuais à coller les messages que Ben laissait pour Nadia.

J'avais essayé de penser à quelque chose au sujet de Samuel, quelque chose que je pourrais faire. Nadia l'avait pris dans ses bras, longtemps. Charles l'avait emmené voir un film d'horreur où la seule fille se fait décapiter avant que les sept premières minutes ne se soient écoulées. Même Ben lui avait offert quatre bouteilles d'une bonne bière noire, âcre, qu'ils étaient allés boire sur notre semblant de balcon. Moi, je restais désemparé. Personne n'avait vraiment pris la peine de me dire ce qui s'était passé et j'avais l'impression de traîner un malaise comme une puanteur qui prenait les autres à la gorge. Je me faisais tout petit et je dormais beaucoup.

Après deux semaines, je suis allé voir Samuel. Il était

dans sa chambre, avec toutes les plantes que Martine avait abandonnées. Il faisait un travail ou des devoirs ou quelque chose avec beaucoup de formules, je ne sais pas exactement quoi. « Sam, lui ai-je dit, si jamais... si tu veux, on peut aller prendre une bière, ou quelque chose. Si tu veux te changer les idées, ou je sais pas... »

Il a été gentil. Il a répondu doucement, sans trop peser sur les mots. « Prends-le pas mal, là, mais j'ai besoin d'être avec mon monde. » Sa voix s'est un peu cassée. « Juste... juste d'être avec eux, et de pas en parler. » Il n'a même pas été condescendant. Il a souri. Mais ça a quand même fait mal.

Mon monde comme mes amis, mon monde comme pas toi, mon monde comme peux-tu t'en aller, s'il te plaît ?

Je vivais avec des gens qui ne savaient pas qu'ils étaient mes amis. C'était dur et c'était vrai et maintenant je le voyais partout. C'était comme au jeu du téléphone. Tout le monde se murmurait la même chose à l'oreille depuis le début, mais avec moi la ligne s'était embrouillée. Le message n'était pas passé, les mots s'étaient tordus. Les autres avaient cette entente, cette complicité née de la répétition d'impressions partagées, et moi je me retrouvais accroché à une version maladroite de la phrase initiale. Le malentendu avait traîné et maintenant Samuel me corrigeait. Je n'étais pas son ami, je n'étais pas leur ami. J'étais fade. Un peu collant, mais pas assez volubile pour que ce soit vraiment désagréable. J'étais une connaissance, un colocataire, la boîte vocale – en tout cas, je me rendais utile. Je prenais les messages et c'était déjà ça, même si Charles le faisait mieux que moi. J'étais sans espoir, surtout parce que ce n'est pas à vingt-trois ans qu'on apprend à se faire des amis.

Martine est partie et Ben a emménagé. « Au moins, on paiera pas plus cher de loyer », a dit Charles. Moi, j'ai sacré mon camp deux jours avant le premier du mois, en leur laissant un répondeur, pour compenser.